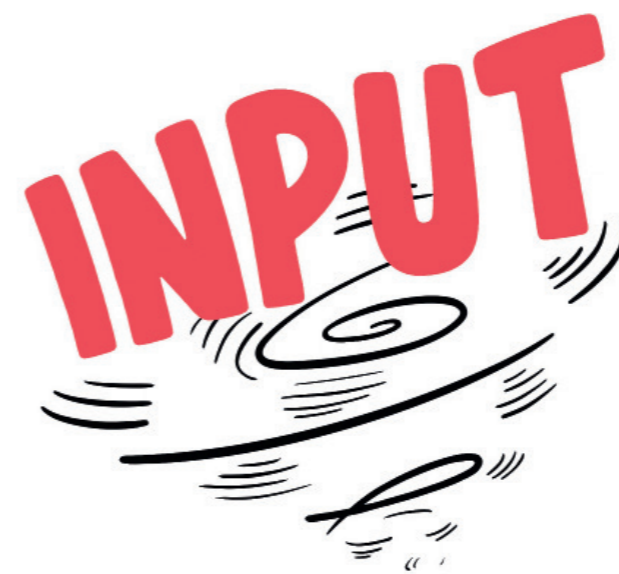




MON Bullshit JOB

TÉMOIGNAGE On ne compte plus les cadres surdiplômés qui se reconvertissent par dépit et ouvrent une épicerie bio ou un atelier de réparation de vélos. Pour ma part, j'ai choisi de devenir consultant. Bien mal m'en a pris.

CHARLES FAUGERON MARYLOU FAURE POUR NEON



A lors, c'est toi le nouveau? Ecoute, j'ai besoin que tu rajoutes des *input* dans le doc pour la prez de demain. Deux ou trois *slides* sur la figure de l'homme moderne, urbain et décontracté, en insistant sur le *sexyness* et les aspirations de la cible. Je te *forwarde* le *brief*, il y a tout dedans. Et fais vite s'il te plaît. » Ça m'a pris des mois, mais la métamorphose est enclenchée: je suis maintenant chargé d'études dans un institut d'études qualitatives. En entretien, je n'ai eu aucun mal à convaincre mes employeurs que mon expérience de journaliste pouvait être utile pour identifier des tendances, trouver des infos et les mettre en forme. En soirée ou dans les dîners en ville en revanche, justifier ma reconversion relève du défi. Si personne ne met en doute la difficulté de survivre en tant que journaliste indépendant, il s'avère plus délicat de les convaincre de l'impérieuse nécessité d'évaluer l'image de marque des entreprises en tant que consultant.

Les employés sont cantonnés à des actions absurdes aux intitulés obscurs

J'ai l'impression que pour mes interlocuteurs, dès que je parle de « marketing » ou de « consulting », il ne peut s'agir que de l'un de ces jobs de bureau vides de sens et trop payés par rapport à >>

KICK-OFFS

RÉALISER UN BENCHMARK

(Littéralement : un comparatif)

Effectuer des recherches sur internet puis consigner les résultats sous forme de fichier PowerPoint.

UN ITEM

(Littéralement : un truc)

Un point, une partie qui requiert toute notre attention. Mais c'est toujours plus classe de parler latin.

UN INPUT

(Littéralement : une contribution)

On ne va pas se priver d'utiliser un mot technique, en anglais de surcroît.

UNE TENSION

(Littéralement : une contradiction)

Pourquoi choisir entre deux informations contradictoires quand on peut donner sa chance à chacune ? On peut par exemple parler de tensions chez la cible lorsqu'elle aime à la fois respecter l'environnement ET conduire un 4x4, manger des aliments transformés ET bio.

LADDERING

(Littéralement : en escalier)

Technique de haut vol qui consiste à hiérarchiser visuellement l'information. Une frise chronologique, par exemple, ou un raisonnement par étapes, mais sur le même slide.

Variante : le *benefit laddering*, qui s'apparente à la Map de NEON.

>> leur utilité réelle. Les « bullshit jobs », comme il les appelle, représentent le mal du siècle pour David Graeber, anthropologue et instigateur du mouvement Occupy Wall Street : selon ce pourfendeur de la bureaucratie, la croissance des entreprises les pousse à multiplier les échelons, morceler les tâches, quitte à cantonner les employés à des actions absurdes aux intitulés obscurs. Tout ça pour « garder les citoyens occupés à travailler, les empêcher de penser par eux-mêmes ou de s'organiser » car, selon lui, « une population heureuse et productive qui parvient à dégager du temps libre constitue un danger mortel pour la classe dominante ».

Face à mes slides vierges, je sombre dans des abîmes de perplexité

Peut-être mes potes s'attendent-ils à ce que je donne raison à l'anthropologue et que je reconnaisse le peu de consistance de mon job au quotidien. Or, pour l'instant, j'ai décidé de m'y consacrer pleinement, sans a priori. Certes, tout est nouveau : le vocabulaire, les façons de faire. On ne fait pas des « reportages » mais « de l'ethno ». On ne cherche pas des « infos » mais des « insights ». On participe à des « kick-offs », constitués en « task forces ». Le sentiment de bosser dans un pays étranger, ou dans un univers parallèle, passe encore, je crois d'ailleurs saisir à peu près les enjeux et les attentes de nos clients. En revanche, dès lors que l'un de mes collègues de travail se lance dans l'une de ces logorrhées truffées de concepts et de notions flous, j'ai du mal à suivre. A ce stade, la logique qui sous-tend l'ensemble me paraît impénétrable. Il faut absolument que je me mette au niveau. Et d'abord en PowerPoint : face à mes slides vierges, je sombre dans des abîmes de perplexité. Là aussi, ce n'est pas faute d'avoir trouvé comment changer la typo ou la taille des flèches. Mais parvenir à construire un raisonnement détaillé en maximum 30 mots par page, avec des puces qui se répondent, se répètent, et au final se ressemblent toutes, ça ne tient plus du « mindset » : de mon point de vue, c'est de l'art. Et ça ne s'improvise pas.

PREZ

En m'embauchant, mes employeurs considéraient pourtant mon « background » comme un plus, apportant un regard neuf et une pensée « out of the box ». Mais à présent, ma boss ne l'entend pas de cette oreille. « On me dit que tu es plus enclin à proposer des idées qu'à respecter les process. Il faut se ressaisir. » Sérieux ? Je n'avais pas entendu ce reproche depuis l'école primaire.

Recruter des jeunes diplômés capables et intelligents pour les encourager ensuite à ne surtout pas utiliser leurs compétences et à demeurer des tâcherons de la suite Office est une pratique courante dans le monde du travail, comme l'expliquent les professeurs André Spicer et Mats Alvesson dans leur ouvrage *The Stupidity Paradox* (« Le Paradoxe de la stupidité », non traduit). « Ce genre de procédé revient à plonger ses collaborateurs dans un état de sidération, une prison mentale », assènent-ils. Or, cette « stupidité » n'aurait d'autre fin que de garantir la cohésion de l'ensemble : moins les employés se posent de questions, mieux ils travailleraient ensemble. Une solution de facilité qui, dans certains cas, permettrait d'augmenter la productivité. Dans ce genre d'environnement de travail, la formule préférée de ton « N+1 » reste : « N'y réfléchissez pas, faites-le. » Et personnellement, ça a du mal à me motiver.

Après le boulot, je retrouve mes amis le cerveau carbonisé

« Cette sensation de n'être qu'un pantin dans une organisation figée finit par nourrir chez l'employé un profond sentiment d'impuissance », relève Nadia Droz, psychologue suisse spécialiste de la santé au travail. « Or au lieu de quitter l'entreprise, beaucoup donnent leur « démission intérieure ». » Ce faisant, ils croient pouvoir prendre du recul, mais c'est le contraire qui se produit. « Malgré eux, ils surinvestissent la sphère professionnelle au détriment de toutes les autres. Ils ignorent également tous les signaux d'alerte que leur corps et leur esprit leur envoient. Jusqu'au jour où ils craquent, ne parviennent plus à allumer leur ordinateur ou à sortir de leur lit. » Heureusement, je n'en suis pas encore là, mais pas loin. Muré dans mes réflexions du matin au soir, c'est le cerveau carbonisé que je retrouve mes amis après le boulot. Dans un état de tension marqué, il me faut toujours une heure ou deux et quelques bières pour reprendre mes esprits. Du coup, les soirées se multiplient en semaine, durent plus tard. Qu'à cela ne tienne, « work hard, play hard », je fais simplement partie des 20 millions de Français qui adoptent des conduites addictives comme exutoire à la tension accumulée au travail, selon la Mission interministérielle de lutte contre les drogues et les conduites addictives.

Un jour, j'ai le privilège d'assister à une séance de sémiologie, une journée consacrée à l'étude des signes menée tambour battant par un « expert » qui multiplie les références absurdes et déroule des heures durant un argumentaire sans queue ni tête.

INSIGHT

« DE NOMBREUX SALARIÉS DONNENT LEUR "DÉMISSION INTÉRIEURE". »

Assis en face de moi, le client semble ravi. Mais à mesure que je prends en note ces élucubrations, je sens ma poitrine se contracter, je respire de plus en plus mal, la gorge me brûle. Le teint vert, la chemise trempée de sueur, je parviens à quitter la pièce juste avant de tomber dans les pommes. La personne à l'accueil pense à une crise de panique. J'accuse la chaleur qui règne dans la pièce.

Quelques semaines plus tard, le temps est venu de présenter les résultats de notre étude face à ce même client. L'aboutissement de longues semaines de travail acharné, bouclé la veille dans une ambiance fiévreuse. Parce que, mine de rien, on se donne beaucoup de mal à ne rien faire. Or, le jour dit, à condition de reformuler les phrases que l'on projette au mur, notre auditoire juge la « prez » assez distrayante. Hormis notre interlocuteur – la personne en charge des études – qui s'échine, lui, à « challenger » nos concepts fumeux, les autres ont l'air contents d'avoir une matinée off et du café à volonté. « En réalité, dans ce métier, tout le monde parle le même langage, et ça ronronne, m'éclaire un consultant à la retraite. Souvent, on connaît les conclusions avant de commencer. Ce qu'on facture en revanche, c'est le temps qu'on passe dessus, le volume d'interviews, et la longueur du document qu'on remet à la fin », reconnaît-il.

Comment, dans ces conditions, ne pas donner raison à David Graeber et reconnaître qu'on s'est trouvé englué dans un métier à la con ? Heureusement pour moi, ma période d'essai touche à sa fin. Jusqu'au bout, j'aurai tenté de saisir ce qu'on attendait de moi. En tout cas, ce n'était pas de faire bouger les lignes. Mon médecin salue ma décision d'arrêter. Je vais enfin pouvoir soigner mon début d'ulcère à l'estomac et retrouver un sens à mon boulot – et à ma vie. ■